

S O M M A I R E

• <u>Doctrine & vie</u>	Justice et Miséricorde de Dieu	RP. Margelidon o.p	p. 3
• <u>Actualité religieuse</u>	Rappels pour un conclave	Cardinal Müller	p. 8
• <u>Texte du mois</u>	St Joseph, le père pudique	Mgr Dominique Rey	p. 11
• <u>Notre Histoire</u>	L'État double	Eric Werner	p. 16
• <u>Chrétiens en société</u>	De l' 'intelligence' 'artificielle'	F. Des Portes	p. 20
• <u>Les chrétiens et l'Europe</u>	tu m'as trompé une fois...	De Castelanau	p. 22
• <u>Témoignage</u>	Frère Ave Maria	Abbaye de Flavigny	p. 25

ANNÉE SAINTE JUBILAIRE 2025

Espérance

+ fr Jean Pateau abbé de Fontgombault

Dans sa lettre aux amis et oblats le Père abbé de Fontgombault livre une méditation bienvenue sur le thème de cette année jubilaire : l'Espérance. Espérance repose en Dieu, qui seul est bon, notre Père, et non en l'homme

Cheminer en pèlerins d'espérance Peregrinantes in Spem, tel est le mot d'ordre que l'Église nous propose au seuil de cette année jubilaire. Est-il cependant raisonnable d'espérer ?

Si notre espérance est fondée sur les hommes si changeants, sur les événements heureux ou malheureux qui ponctuent toute vie, certainement non.

Les démentis sont trop flagrants au point que le désespoir semble la maladie chronique de l'homme moderne.

D'autres aussi n'ont pas le loisir d'espérer. Ils n'en prennent pas le temps. Ils ne le veulent pas. Ils ont tout. Ils font tout ce qu'ils veulent, épuisant le présent au point qu'il en devient impuissant à enfanter un futur.

Et si notre espérance, plutôt que d'être fondée sur l'homme, était fondée sur Dieu ? Souvenez-vous de votre Acte d'espérance

« Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez, par les

mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde et le bonheur éternel dans l'autre, parce que vous l'avez promis et que vous tenez toujours vos promesses.»

L'espérance chrétienne est fondée sur la promesse de Dieu, et Dieu est fidèle. Quelle promesse ? Dieu se fait présent à notre propre vie. Aussi l'objet de notre espérance est-il simple et unique, c'est Dieu. Dieu qui en ce monde donne sa grâce avec abondance, Dieu qui se donne lui-même dans l'éternité.

Faisons un pas supplémentaire. L'espérance, enseigne le catéchisme, est une vertu théologale. En tant que « théologale », elle ne peut être qu'un don gratuit de Dieu, on dit qu'elle est une vertu infuse, c'est-à-dire déposée par Dieu dans le cœur de l'homme, au même titre que la foi et la charité. Seul Dieu connaît le chemin qui mène à lui.

En tant qu'elle est vertu, c'est-à-dire simple disposition à l'acte, c'est à chacun qu'il revient de vouloir et de poser des actes d'espérance. La vertu ne suffit pas si elle n'enfante pas d'actes. D'ailleurs, une vertu qui n'enfante pas finit par disparaître. Au seuil de cette année, répondant à l'appel du Saint-Père, prenons donc résolument notre bâton et avançons sur la route de la vie en vrais pèlerins d'espérance.

Les figures du vieillard Siméon, de la prophétesse Anne, rencontrant l'Enfant Jésus et sa Mère non loin du Temple, attestent que celui qui chemine à la suite de Dieu ne sera pas déçu. Il discerne les signes des temps. Il perçoit cette petite lumière, témoin en tout lieu et en tout temps que Dieu est là, telle la petite lampe auprès des tabernacles de nos églises. Cette petite lampe, effacée au soleil du midi, solitaire au cœur des ténèbres, est bien frêle. Elle porte pourtant en elle un message de victoire, d'espérance Dieu est là. Il l'attend.

Baisser les bras, n'espérer en rien, laisser faire, ou au contraire détruire le monde pour le reconstruire à sa propre image (caractéristique de celui qui n'espère qu'en soi), tout cela est vain, vide, sans fruit.

Espérer en Dieu, c'est espérer en celui qui est toujours le Maître de la vie. C'est devenir les témoins de la bonne nouvelle de la Vie, l'Évangile de la Vie. Ne serait-ce pas l'occasion cette année de relire l'encyclique de Jean-Paul II du même nom, *Evangelium vite*, publiée en la fête de l'Annonciation, il y aura 30 ans le 25 mars prochain ?

Communier à la bonne nouvelle de la vie, c'est goûter la saveur du premier

matin où Dieu s'émerveillait devant sa création. « Cela était bon.

Cela était très bon. » (Gn. 1) Gageons qu'aujourd'hui encore Dieu a lieu de s'émerveiller devant notre monde et qu'il redit encore les paroles du premier matin. Pourquoi ne pas s'unir à ce regard ?

Il y a peu, une maman me faisait part d'un plaisant petit événement après un moment difficile avec un de ses enfants elle avait simplement trouvé sous son téléphone un papier plié en quatre avec écrit en grosses lettres 'PARDON' et un cœur dessiné. Notre monde resplendit encore à la lumière de tels 'Pardon' ', de 'S'il te plaît', de 'Merci' Être témoin d'espérance, c'est aussi aimer à prononcer ces mots. Et Dieu dit encore et il dira : « Cela est bon. Cela est très bon. »

Chaque instant vécu en communion avec Dieu dans l'espérance est accueilli comme un présent divin, un présent qu'il convient de partager avec le prochain.

[...] Permettez-moi de conclure en citant un ami de l'abbaye, Dominique Janthial, qui conclut un de ses ouvrages par un souhait adressé à son lecteur : « Aujourd'hui est le premier jour du reste de ma vie. » Chaque instant qui se lève et qui se lèvera est appelé à devenir comme un premier matin, un présent de Dieu, nous le croyons, nous l'attendons, tel est le miracle accompli par l'espérance.

Salve Mater misericordiæ,	Mater spei et Mater veniæ,
Mater Dei et Mater gratiæ,	Mater plena sanctæ laetitiae, Ô Maria
Salut, ô Mère de miséricorde,	Mère d'espérance et Mère de pardon,
Mère de Dieu et Mère de la grâce,	Mère comblée de sainte joie, Ô Maria

DOCTRINE ET VIE

Justice et miséricorde de Dieu : appel à la conversion

L'Écriture, l'Église et les saints le rappellent : le Salut n'est pas un droit acquis mais un don. À chacun de le vouloir et de s'y préparer, notamment pendant le Carême. Le RP. Philippe-Marie Margelidon o.p., professeur à la Catho de Toulouse et l'IST, directeur de la revue thomiste va publier bientôt aux éditions Saint-Léger, Fins dernières, eschatologie, avec Thomas d'Aquin. Il répond ici à Emilie Pourbaix

Que se passera-t-il au moment de notre mort, pourrons-nous choisir Dieu et son salut, si on ne l'a pas encore fait ?

Père Philippe-Marie Margelidon : Au moment de la mort clinique – arrêt du cœur et encéphalogramme plat – l'âme est séparée du corps et continue seule à vivre. À cet instant précis, elle est fixée dans les choix qu'elle a posés pendant sa vie, jusqu'à ce dernier instant où elle n'a plus la liberté de choisir pour ou contre Dieu. Elle paraît alors face à lui pour le jugement particulier. Une – fausse – doctrine circule depuis les années 1950, sur un soi-disant choix « en pleine connaissance de cause », qui serait donné à l'âme juste après la mort, dans une sorte de « dialogue » post-mortem avec Dieu, de dernière chance... C'est la fameuse « option finale ». En réalité, ce n'est pas du tout comme cela que les choses vont se passer : le temps du choix et de la conversion est uniquement celui de la vie sur terre. À partir de l'instant de la mort, nous sommes fixés dans les choix que nous avons faits pendant notre vie, nous n'avons plus de liberté. Nous recevons alors la récompense – ou la sanction – de ce que nous avons fait durant notre vie, selon nos mérites ou démérites : paradis ou purgatoire – en attendant de pouvoir aller au paradis – ou enfer éternel. L'enjeu est immense et bien réel : dans le canon numéro 1 de la messe, le prêtre demande à Dieu : « Arrache-nous à la damnation éternelle. »

Comment va se passer ce jugement particulier ?

Dieu lui-même, par une illumination de l'âme, va porter un jugement discriminatoire pour évaluer la vérité de notre foi – explicite ou implicite – et la qualité de nos actes sur la terre. Au terme de ce jugement, soit l'âme est jugée digne d'aller au Ciel, soit elle porte encore trop de scories du mal et va au purgatoire. Sinon, c'est la « seconde mort » (Ap 20, 14) : l'enfer éternel.

De quelle manière Dieu nous jugera-t-il ?

Le jugement de Dieu est guidé à la fois par sa miséricorde et sa justice. La justice, c'est rendre à chacun ce qu'on lui doit, ce qui lui revient, en fonction de ses actes bons ou mauvais, comme le fait la justice humaine mais de manière infaillible car la justice divine connaît parfaitement la vérité du cœur des hommes. Elle sait bien aussi ce en quoi ils ne sont pas responsables, les circonstances atténuantes de leur incapacité d'accueillir l'amour divin... La justice ne s'oppose donc pas à la miséricorde. Saint Thomas d'Aquin rappelle même que celle-ci est première : avant d'être juge, Dieu est avant tout miséricorde. Mais celle-ci ne s'exerce pas sans justice. On peut donc dire que sa

justice est miséricordieuse ou que sa miséricorde est juste. Mais elle est donnée au-delà de la justice, car Dieu donne beaucoup plus : son amour est surabondant.

Est-ce l'âme qui choisit d'aller en enfer ou est-ce Dieu qui l'y envoie pour la punir ?

C'est la personne elle-même qui, par son refus volontaire de Dieu pendant sa vie terrestre, s'auto-exclut du Royaume, de la vie divine, de l'amour divin... Dieu pose alors sur elle un jugement de rétribution, qui consiste à rendre à chacun selon ses mérites ou ses démérites. Dieu récompense les justes et punit les pécheurs, en les excluant du Royaume, par la peine du dam – la séparation définitive et éternelle avec Dieu – qui résulte du choix, en mal, de la personne.

Si l'enfer existe, sommes-nous certains qu'il y a des gens dedans ?

Croire que l'enfer est vide, et ne serait utilisé par Dieu que pour nous exhorter à la conversion, est une idée moderne, mais qui ne repose sur rien : c'est une doctrine fausse que l'Église condamne également. Nous ne savons pas combien de personnes, ni qui s'y trouve. Mais nous avons de nombreuses attestations dans l'Écriture, les prophètes, l'Église, les saints et des apparitions – comme celles de Fatima –, affirmant qu'il y a des âmes en enfer... C'est un avertissement très sérieux de la part de Dieu.

Dieu ne peut-il pas empêcher les âmes de se perdre ?

Dieu n'impose pas sa miséricorde : il ne peut l'offrir qu'à celui qui désire la recevoir et se convertir. Si une âme la rejette, en refusant de se convertir, il ne peut que la rejeter en retour, pour respecter sa liberté : il ne peut pas lui imposer de passer l'éternité avec lui... Le problème ne vient donc pas de Dieu, qui serait justicier et dur, mais de ceux qui ont le cœur dur et se sont fermés jusqu'au bout à sa grâce – c'est ce qu'on appelle l'impénitence finale –, pour lesquels la miséricorde n'arrive pas à s'exercer... La racine du problème est donc dans le cœur de l'homme, pas dans celui de Dieu. Dieu est juste parce qu'il rend à chacun ce qui lui est dû : ce n'est pas de la dureté. Les âmes enfermées dans le péché mortel en subiront la peine : l'enfer éternel. Puisque c'est l'amour de Dieu qui sauve, celui qui le refuse ne peut être sauvé. Il ne restera alors que la justice, qui rend à chacun ce qui lui est dû, selon ses œuvres... C'est la foi de l'Église.

Comment savoir qui sera sauvé ou damné ?

Nul ne peut le savoir car nous ne mesurons pas le degré de liberté et de responsabilité de chacun, dans les actes bons comme dans les actes mauvais. La seule certitude que nous ayons c'est que les saints sont au Ciel. Pour les autres, nous n'en savons rien. Dieu seul peut juger une âme avec vérité et amour. Ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'il veut que tous les hommes soient sauvés donc il va prendre tous les moyens pour nous offrir son salut et nous permettre de l'accepter, jusqu'à notre dernier souffle. Mais ceux qui s'obstinent à le refuser ne pourront être sauvés... Avant, on pensait qu'il y avait peu de sauvés : c'était la prédestination restreinte. À l'inverse, depuis quelques décennies, nous sommes passés à une conception démocratique et égalitaire : c'est le salut de tous et pour tous ! Les deux sont fausses.

Que penser des 'ouvriers de la onzième heure' et du bon larron, sauvés in extremis ?

Ils sont la preuve que la mesure du jugement divin n'est pas la nôtre ! Nous ne pouvons juger à la place de Dieu, pour mettre les gens en enfer ou au paradis – comme on le fait trop souvent lors des enterrements... Ils nous montrent aussi que nous pouvons espérer le salut pour le plus grand nombre car, si Dieu a donné sa vie pour nous, c'est pour que cela aboutisse ! Mais, encore une fois, ne croyons pas qu'il soit acquis.

Une thèse n'affirme-t-elle pas que nous serons tous sauvés à la fin des temps ?

Certains pensent, en effet, que Dieu fera un « coup de force », un putsch, à la fin du monde : c'est la doctrine de l'apocatastase, selon laquelle Dieu rétablira toutes choses à la fin, forçant les âmes à rentrer dans son amour, qu'elles avaient pourtant refusé... L'Église a clairement condamné cette doctrine – au concile de Constantinople II, en 553 – car ce n'est pas ce qui nous est enseigné dans la Sainte Écriture. Cela va contre la liberté que Dieu nous donne : puisqu'il nous aime, il prend très au sérieux notre liberté et ne peut nous forcer à l'aimer...

La véritable miséricorde suppose-t-elle la conscience de nos péchés ?

Par amour, Dieu vient au secours de notre misère. Mais il nous demande, en retour, de quitter le péché et de faire pénitence, comme Jésus ne cesse de nous y exhorter dans l'Évangile. C'est ce qu'on appelle les « paroles dures » de Jésus.

Ainsi, à la femme adultère, Jésus demande de ne plus pécher, saint Pierre pleure sur sa trahison, le bon larron reconnaît son péché, etc. C'est tout le sens du Carême. Celui qui pense qu'il n'a rien à se reprocher devrait s'inquiéter pour lui-même... La justice est liée aussi à la crainte de Dieu : celui qui n'éprouve pas de crainte devant le jugement du Créateur, qui ne craint rien, se met en grave danger...

Est-ce la justice de Dieu qui nous sauve ?

En effet, le premier aspect de la justice divine est qu'elle est justificante : elle fait de nous des saints, elle nous sauve. Nous méritions l'enfer, car nous étions coupés de Dieu par le péché originel, mais Dieu est venu nous sauver, nous réouvrir les portes du Ciel, par pure grâce. La justice divine est donc une très bonne nouvelle. Et, en ce sens, elle rejoint la miséricorde : Dieu nous fait grâce bien au-delà de ce que nous méritons. C'est ce qu'accomplit et nous montre la mort du Christ sur la Croix. Son Église est ministre des grâces : c'est par elle, par les sacrements qu'elle nous distribue, que Dieu nous communique le salut. Elle ne cesse d'appeler les hommes à la conversion pour les conduire au Ciel. Le prêtre, le mercredi des Cendres, nous l'a rappelé : « Convertissez-vous et croyez à l'Évangile ! » Le deuxième aspect est que la justice divine est rétributive : Dieu nous jugera et nous rendra selon ce que nous aurons fait de ses dons. C'est aussi une bonne nouvelle, car cela signifie que le jugement de Dieu n'est pas arbitraire : il donne à chacun de quoi parvenir au salut et tiendra compte de la vérité et des circonstances atténuantes de notre histoire. Mais nous sommes libres de nous soustraire à ses dons. Ceux qui se perdent se perdront par leur faute. C'est l'endurcissement du cœur qui mène en enfer.

Cela nous engage-t-il à prier pour les pécheurs ?

Oui, nous devons prier et poser des actes de charité et de pénitence, pour notre propre conversion et pour celle des pécheurs et des incrédules. On ne le fait pas assez malheureusement. Nous sommes responsables les uns des autres, dans la communion des saints. Mais faisons tout ce que nous pouvons pour eux en laissant Dieu faire le reste : nous avons une obligation de moyens, pas de résultats. Notre prière pour les pécheurs s'appuie d'abord et avant tout sur la confiance en la miséricorde infinie de Dieu.

—

Sainte Thérèse de Lisieux est l'apôtre de la miséricorde de Dieu, pour tous les pécheurs repentis. « Quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à lui. » (Manuscrit C.) « Lorsque je vois Madeleine s'avancer devant les nombreux convives, arroser de ses larmes les pieds de son Maître adoré, qu'elle touche pour la première fois, je sens que son cœur a compris les abîmes d'amour et de miséricorde du Cœur de Jésus, et que toute pécheresse qu'elle est, ce Cœur d'Amour est non seulement disposé à lui pardonner, mais encore à lui prodiguer les bienfaits de son intimité divine, à l'élever jusqu'aux plus hauts sommets de la contemplation. » (Lettre 247.) « Le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse, mais plus encore ce souvenir me parle de miséricorde et d'amour. » (Lettre 247.)

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

Rappel pour un conclave par le Card Müller

<https://www.aldomariavalli.it/2025/03/05/cardinale-muller-promemoria->

Alors que l'Eglise est confrontée à des crises de plus en plus graves, le Cardinal Gerhard Müller déclare à LifeSiteNews que, lors du prochain conclave, les cardinaux ne devraient pas chercher un pape à l'image d'un de ses prédécesseurs, mais un homme dans la lignée de saint Pierre et de la tâche qui lui a été confiée par le Christ de servir l'unité de l'Église du Christ en soutenant Ses enseignements sans compromis.

Haynes : Au moment de cet entretien, le pape François est dans un état critique. Il y a une crise évidente dans l'Église, mais nous voyons aussi une crise similaire dans le monde, un monde très anti-chrétien, très athée, très en faveur de tout ce qui n'est pas chrétien. En regardant vers l'avenir, quand viendra le temps du prochain conclave et du prochain pontificat, quelles questions devront être abordées à la fois dans l'Eglise et dans le monde ?

G. Müller : J'espère que le Collège des cardinaux mènera une réflexion

approfondie sur la condition et la situation de la foi et de l'Église dans ce monde post-chrétien ou anti-chrétien qu'est le monde occidental. En tenant compte également des défis posés par l'Islam, le marxisme qui se développe dans le monde entier sous diverses formes, le 'mouvement vert', le 'genderisme' et le transhumanisme.

Il existe un sentiment profondément anti-chrétien contre la création, contre la révélation et contre la rédemption par Dieu. Des idéologies et des groupes comme l'Open Society Foundations de George Soros ou les Rockefeller promeuvent une forte idéologie anti-chrétienne. Le philosophe juif Yuval Harari est également un prophète de ce désir antichrétien et anti-théiste pour le monde et leur compréhension de l'existence humaine. Les cardinaux doivent être conscients que nous ne regardons pas seulement les réactions des médias, en disant : « Nous avons besoin d'un pape qui soit un tel communicateur ». Ils ne doivent pas s'arrêter à des critères secondaires tels que « il nous faut maintenant un Africain » ou « il faut revenir à un Italien ». Ce sont des critères stupides qui n'ont rien à voir avec la papauté. Nous devons nous référer à l'explication que Jésus a donnée du service et de la fonction de saint Pierre, dans les paroles qu'il a adressées à Pierre lui-même : « Tu es le rocher, je te donne les clés du royaume des cieux et tu dois confirmer tes frères dans la foi parce que tu es le pasteur de l'Église universelle ». Les cardinaux doivent également se tourner vers Simon le pêcheur qui, en vertu de sa grande vocation de personnage très important dans la vie de Jésus, est le deuxième personnage le plus cité dans le Nouveau Testament après Jésus, mais qui était également un homme faible et qui avait besoin que saint Paul lui parle avec fermeté. Oui, il a parfois fallu que saint Paul lui tienne des propos très durs, sur le fait que les païens baptisés étaient obligés d'observer tous les rites et toutes les règles de l'Ancien Testament juif. C'est pourquoi le pape, dans la conception catholique, n'est pas un oracle de Delphes, mais un être humain, et il est parfois nécessaire de se parler. Les objections viennent légitimement des cardinaux parce que les cardinaux sont un synode du pape. Un pape a toute cette autorité donnée par Jésus, y compris l'infailibilité dans certains cas particuliers. Mais d'un autre côté, en tant qu'être humain, il a des bons et des mauvais côtés. C'est pourquoi il est nécessaire - à des fins de contrôle et d'équilibre - qu'il consulte, pour les décisions importantes, en particulier en matière de doctrine, le collège des cardinaux ainsi que

les évêques, conformément à la collégialité, afin d'éviter une compréhension ou une pratique autocratique.

L'histoire nous montre quelques exemples de papes qui ont porté préjudice à l'Église en exerçant de manière incorrecte la fonction pétrinienne. En tant que catholiques, nous acceptons absolument la doctrine sur la papauté comme faisant partie de notre foi révélée. Cependant, nous n'avons pas à justifier tout ce qui s'est passé au cours des deux mille ans d'histoire de l'Église. En ce qui concerne ce qui ne relève pas de l'infaillibilité de l'Église, un pape peut prendre de mauvaises décisions. Par exemple, Clément V a dissous l'ordre des Templiers, par une décision erronée et injuste, sous la pression du roi de France. Il y a également eu la suppression des Jésuites (le pape le sait très bien) sous la pression des rois de France et d'Espagne. Il ne faut pas justifier tout ce qui s'est passé et a été dit et fait au cours de l'histoire, mais il faut regarder le cœur de la doctrine sur l'autorité des conciles, des conciles œcuméniques, du pape et des évêques. L'autorité est limitée à la stricte relation avec Jésus-Christ, qui est le seul maître, grand prêtre et médiateur du salut créé et de l'Église.

~ Lorsque je parle à d'autres laïcs catholiques, je constate avec inquiétude qu'il semble souvent, ces dernières années, que de nombreux cardinaux encouragent cette confusion ou la tolèrent silencieusement. Quelle est votre évaluation du Collège des cardinaux et quel conseil donneriez-vous à vos frères cardinaux ?

- Chaque pape est le successeur de saint Pierre, pas de son prédécesseur. Il ne doit pas copier son prédécesseur : il ne peut pas, par exemple, devenir un pape comme Pie XII ou à son image. Chaque pape est le successeur de saint Pierre. Son orientation et son autorité sont ce que Jésus lui a promis et lui a donné, en sa propre personne, pour guider la barque de Pierre - avec l'aide de la grâce de Dieu et des prières de toute l'Église - de la meilleure façon possible. Aujourd'hui, certains disent : il faut que le prochain pape soit comme Benoît XVI, qu'il devienne un nouveau Benoît et qu'il soit un signe de contradiction. Ou bien : nous avons besoin d'un François II pour poursuivre sa doctrine. Mais il n'y a pas de doctrine de François II : il n'y a qu'une seule doctrine de Jésus-Christ dans l'Église. Les papes n'ont pas le pouvoir d'élaborer leur propre doctrine. Ils ne peuvent qu'offrir une interprétation ou une application de l'unique Parole de la révélation, donnée une fois pour toutes et révélée pour nous en Jésus-Christ. Tout pontificat doit toujours remonter à

l'origine. L'origine se trouve dans la fonction de saint Pierre, et c'est pourquoi un pape siège sur la chaire de Pierre, et non sur la chaire de François ou de Benoît. François et Benoît ne sont que les prédécesseurs chronologiques, mais chaque pape est le successeur de saint Pierre.

Le pape doit se référer aux paroles de Jésus qui révèlent le sens profond de la papauté. Jésus a parlé à saint Pierre après la résurrection, désignant Pierre comme le chef du collège des évêques et de toute l'Église à venir, de tous les membres de l'Église. À la Pentecôte, Pierre - au nom de tous les apôtres et de Jésus-Christ - éleva la voix et dit : « Le Jésus que vous avez crucifié est révélé par Dieu le Père comme le Sauveur de tous, le vrai Messie, le vrai Christ. Telle est la confession de foi : tu es le Christ, le Messie, le fils du Dieu vivant. Et c'est là le cœur de la mission papale : rappeler à tous les fidèles, à tout moment, l'essence christocentrique de notre foi et de l'Église. Le Christ est la tête, et de Jésus-Christ dérivent toute vérité et toute grâce, et le pape n'est que le principe et le fondement permanent et visible de l'unité de l'Église : l'unité dans la foi révélée, et non l'unité bicéphale d'un parti politique. Un bon gestionnaire fait des compromis pour obtenir l'unité ; mais l'unité dans la grâce et la vérité de Dieu est un reflet et une représentation de l'unité de Jésus-Christ, le chef de l'Église, avec le Père.

- Le pape n'est pas le successeur de son prédécesseur, François ou Benoît, mais de Pierre. Mais aujourd'hui, l'idée que seule « l'actualité » est importante est assez répandue.

- Les gens disent que le pape actuel est un pape très moderne, ce qui serait bon pour l'Église d'aujourd'hui, mais il s'agit d'une idée de modernité dans un sens mondain. Dans un monde qui pense en catégories idéologiques (modernistes, progressistes, traditionalistes, conservateurs et tout le reste), nous avons des points de vue politiques et idéologiques pour diviser les gens, et non pour unir les croyants vers la Vérité révélée en Jésus-Christ.

LE TEXTE DU MOIS (MARS)

Saint Joseph, le père pudique

| Mgr D. Rey, évêque de Fréhus-Toulon 16 mars 2013, Sanctuaire du Bessillon |

« Le 7 juin 1660, un jeune berger provençal de 22 ans, Gaspard Ricard, sur ce lieu

du Bessillon, bénéficia d'une apparition de saint Joseph, qui l'interpellait ainsi : « je suis Joseph, soulève la pierre et tu boiras ». Notre diocèse a cet extrême privilège d'avoir accueilli les seuls mots prononcés par Joseph, et que l'Eglise a authentifiés. Louis XIV l'année suivante, le 19 mars 1661, 10 jours après son accession au trône et après avoir pérégriné à Cotignac, consacra la France à Saint Joseph. Comment pourrions-nous caractériser cette belle figure biblique de Joseph ? Cet homme silencieux et caché. Je pourrai définir sa psychologie spirituelle par un seul trait : la pudeur. Notre monde est "voyeuriste". Tout doit se montrer, et tout se dire en permanence. Le succès des télérealités, le règne de l'extimité, lorsqu'on affiche son intimité et ses états d'âme sur les réseaux sociaux, la surexposition médiatique de ses émotions et de l'image de soi... témoignent de l'impudeur. L'invasion des écrans plats relève, non seulement d'une prouesse technologique, mais aussi d'une révolution optique : l'image devient source de lumière, d'où la fascination qu'elle exerce. La science donne ainsi à l'impudeur les moyens de son emprise. L'impudeur, on la trouve, non seulement sur les moyens de communication sociale, mais aussi dans la rue par des modes vestimentaires indécents pour exciter le regard, dans la manière de mettre en scène son corps. L'impudeur touche aussi le monde artistique, jusqu'à porter atteinte à l'image de la personne, ou à la caricaturer. L'impudeur touche encore le monde médical, lorsque le patient ou le vieillard n'est plus considéré pour lui-même mais à travers sa maladie, son handicap, ses organes défaillants... L'impudeur, c'est l'instrumentalisation du corps, sa réduction à la seule fin de jouissance et de marchandisation. Au contraire, Joseph nous offre le témoignage de la pudeur. Une pudeur faite de silence, de réserve naturelle et de recueillement. Joseph préserve l'intimité de son fils adoptif, Jésus. Il respecte l'altérité de Marie son épouse, dans le mystère de sa conception virginale et de sa maternité divine. La pudeur de Joseph enveloppe la Sainte Famille et la protège.

Cette pudeur de Joseph n'est ni la honte qui exprime un dégoût de soi, ni la pudibonderie, ni la pruderie qui affecte une réserve hautaine. La pudeur de Joseph est la garantie du mystère qui éclot en lui, le mystère de sa propre élection. Elle est la modification des sens, l'antidote de la vanité, la source de sa chasteté, le repli de sa prière. Il y a quelque chose dans la Sainte Famille qui ne sera jamais pleinement connaissable et maîtrisable. Une part de secret qui réclame un effacement, et dans lequel se nichent, et la liberté de Dieu qui appelle, et la liberté de la réponse :

l'amen de Jésus et le fiat de Marie. L'un et l'autre, Jésus et Marie, trouvent refuge dans la pudeur de Joseph. Non seulement Joseph a pratiqué la pudeur, mais il nous l'enseigne. A son école, j'apprends que le secret de mon âme ne sera jamais accessible à autrui, que le mouvement de retour sur soi rencontre une présence vivante que j'abrite, celle de Dieu ; présence intérieure et trinitaire qui justifie ma vie et qui est le point de départ de ma prière. L'attitude pudique à laquelle nous éduque Joseph, au contact de Marie et de Jésus, c'est aussi la délicatesse de rencontrer l'autre, sans l'accaparer. Joseph nous apprend que l'on peut aimer sans posséder. Cette abstinence de Joseph est faite d'écoute, d'attention intense vis-à-vis de Marie et de l'enfant Jésus qui lui a été confié. Cette modestie est une expression de la charité. La pudeur protège de la mainmise, de la prétention envahissante de tout savoir de l'autre, ou de tout dévoiler de soi-même. Elle est fille de l'obéissance. Elle atteste le primat de la grâce, et de la transcendance de Dieu. Elle est docilité face aux initiatives du Seigneur. La pudeur est l'humilité d'accepter que l'Esprit-Saint nous précède sur des chemins que nous n'avons pas balisés. En respectant le projet de Dieu à l'égard de Marie, jusqu'à consentir à se rétracter en toute discrétion (en la répudiant en secret), Joseph apporte un démenti à une virilité qui excluait la féminité, à une virilité masochiste, une volonté de puissance qui n'intégrerait pas la part de délicatesse et de fragilité que réclament son épouse et son enfant nouveau-né.

Toutes les formes de totalitarisme qui ont ensanglanté le 20ème siècle se sont nourries de l'exaltation de cette virilité dominatrice et destructrice qui conduit inexorablement à la déshumanisation parce qu'elle bannit la fragilité. Joseph nous parle de pudeur mais aussi de paternité. Les psychologues évoquent souvent la crise actuelle de la paternité. Lorsqu'on regarde l'évolution profonde de la société, on constate, non seulement un vieillissement considérable de la population européenne (dans 20 ans, 1 personne sur 3 aura plus de 50 ans), avec toutes les conséquences économiques et sociales que cette séniorisation implique, mais aussi, et paradoxalement, une puérilisation de l'homme contemporain. Dans un monde frappé par « l'éclipse de Dieu » (Benoît XVI), cette infantilisation se caractérise par l'illusion de la toute puissance, de la souveraineté de l'individu, et par la recherche de la satisfaction immédiate et narcissique des désirs. Il y a infantilisation, car la figure du père s'est éloignée. Le père s'est désengagé. Il est ailleurs. Il est

quelquefois devenu le grand frère, le confident plus que le référent. Ou au contraire, son autorité a viré en autoritarisme. C'est le père cruel qui exerce la violence et la coercition, le père castrateur ou fouettard qui aliène et écrase. Cette crise de la paternité est sur un fond de montée en puissance du « maternage », de besoin de « cocooning », de relations chaudes et fusionnelles. En s'adossant sur la théorie du genre, de nombreuses études fleurissent des études sur le déclin de la masculinité. Je pense au livre d'Anne-Marie Slaughter, « La fin des hommes », ou à la thèse d'Hanna Rosin « Le temps des femmes », ou encore à l'émergence de la culture androgyne. Il y a déjà quelques années, le film « Trois hommes et un couffin », présente des pères qui câlinent, usurpant à la mère son rôle. Ces images détériorées de la paternité s'expliquent en partie par le brouillage des identités sexuelles. Elles sont porteuses de germes de violence, de névroses et de pathologies. Elles induisent l'homosexualité. Elles détériorent également l'image de Dieu qui est un Père.

Joseph de Nazareth nous invite à réhabiliter l'identité masculine du père. La maternité est un acte d'incarnation, la paternité est un acte d'adoption. La mère « connaît », c'est-à-dire, étymologiquement, c'est d'elle que l'enfant naît. Le père, lui, « reconnaît ». Le père bénit l'enfant. Il lui révèle et lui confirme son unicité, sa distinction. Car la vocation du père est de nommer, c'est-à-dire de donner une identité. Par l'imposition du nom de famille, il transmet l'héritage ; par la désignation du prénom, il signifie la singularité. La femme qui vit l'extraordinaire aventure de l'engendrement physique, porte en elle une certitude à laquelle le père n'aura jamais pleinement accès. Car toute maternité est à dominante d'intériorité. Elle est sécurisante et nourrissante. Quelque part, l'enfant gardera toujours la trace, parfois la nostalgie, des entrailles qui l'ont hébergé. Le père, lui, souligne la séparation. Le père engendre de l'extérieur. Sa mission, c'est d'initier son fils à la vie sociale par des apprentissages et par des rites. Initier implique d'inscrire l'enfant dans une lignée, une histoire, une antécédence. C'est pourquoi l'Evangile de Matthieu évoque la figure de Joseph à l'intérieur d'une généalogie. Tout autant qu'un espace d'expérience de l'altérité, la cellule familiale est un lieu de mémoire, une mémoire tellement indispensable dans un monde amnésique qui a perdu ses racines. Le drame du projet de loi actuel sur l'adoption d'enfants par des couples homosexuels est, non seulement de priver l'enfant de l'altérité sexuelle dissymétrique des parents, tellement nécessaire à sa construction psychique, mais

aussi de l'amputer de l'accès à son origine, à la généalogie qui constitue son identité. Joseph assume pleinement cette diaconie de la transmission. Il apprendra à Jésus adolescent, le métier de charpentier. Il lui enseignera, comme à tout enfant juif, la Tora, la loi divine... Cette loi qui redit à l'homme sa limite, la frontière qui le sépare de Dieu et, en même temps, qui l'unit à autrui, cette loi qui rappelle à chacun les principes d'humanité et de sociabilité. En effet, la loi ordonne l'enfant à l'objectivité de la raison, à dépasser le sentiment, à s'exonérer du narcissisme et de la relation fusionnelle avec la mère. Comme tout père, la mission de Joseph sera de promouvoir l'envol de son enfant dans l'aventure de la vie afin qu'il devienne sujet de sa propre histoire, qu'il apprivoise sa singularité, qu'il s'ouvre à l'avenir et aux autres, à son destin d'homme. Et cet engendrement est douloureux, comme le rapporte la scène du recouvrement.

Le propre de la paternité est d'exercer l'autorité. Autorité au sens étymologique, c'est faire « grandir ». Cette fonction paternelle n'est pas innée. On naît d'abord fils, on devient père plus tard. Eduquer, ne serait-ce pas apprendre à un fils à être fils, afin qu'il ait des chances un jour, de devenir père ? On pourrait ainsi comprendre, au sens pédagogique, cette parole de Jésus : « Nul ne va au Père, si ce n'est par le Fils » (Jn 14,6). Trop d'exemples actuels témoignent que l'on peut entraver le lent travail d'élaboration psychologique et spirituel de la maturité d'un jeune. On peut voler à un jeune son enfance en le traitant trop tôt comme un adulte, en l'exemptant de la loi qui ordonne la raison en vue du bien commun, en renonçant à la discipline et à l'effort constructeur qui permet d'accéder au réalisme du quotidien et à l'altérité. Joseph a exercé sa tâche paternelle dans l'abnégation, à partir d'un double renoncement : en premier lieu, un renoncement à la paternité naturelle vis-à-vis de Jésus qui n'est pas engendré de sa chair ; en second lieu, un renoncement à l'union charnelle vis-à-vis de Marie, puisqu'elle a conçu sans lui, par l'opération du Saint Esprit. C'est à l'intérieur de ce double renoncement que Joseph devient le père nourricier du Fils du Père éternel. En Jésus, Dieu a voulu obéir à un homme. Jésus obéit à Joseph qui lui-même, obéit au Père. Joseph connaissait la supériorité de son inférieur. Et c'est à l'intérieur de cette connaissance que se niche sa profonde humilité. En lui conférant le nom de Jésus, comme le rapporte St Matthieu (première annonce de la Bonne Nouvelle) ; en faisant couler les premières gouttes de sang de Jésus lors de sa circoncision, en prélude à sa Passion ; en sauvant l'auteur

du salut de la colère d'Hérode par la fuite en Egypte. Joseph initie providentiellement son fils adoptif à sa mission rédemptrice, à sa vocation sacrificielle et sacerdotale. Mais il exerce cette mission prophétique toujours à l'arrière scène en s'effaçant de plus en plus, comme à reculons, jusqu'à ce que le Christ prenne toute la place, jusqu'à ce que, comme le Baptiste, il disparaisse tout à fait de l'Evangile alors que Jésus entre dans son ministère public.

A ceux qui l'aiment, Dieu n'est pas simplement présent en eux. Il est encore « manifesté » à travers eux. Quelque chose de lui devient visible aux autres à partir de l'étincelle de son amour qui palpite dans le cœur de ses témoins. Ainsi Joseph, qui s'est approché si près de son Fils, réfracte jusqu'à nous la lumière de Jésus. En ce jour, la foi de Joseph nous parle de la pudeur de Dieu et de son infinie paternité.

NOTRE HISTOIRE

L'État double

Eric Werner Antipresse 472, pp. 8-11

L'OTAN a disséminé des armées secrètes dans les pays d'Europe occidentale, y compris la Suisse «neutre». Ce n'est plus une ,théorie du complot mais un fait avéré. Ces structures étaient censées organiser la résistance «derrière les lignes» en cas d'invasion soviétique. Officiellement.. Mais à quoi servaient elles en réalité ?

Qui se souvient encore en Suisse de l'organisation secrète!P-26? Elle fit pourtant beaucoup parler d'elle en 1990-91, lorsqu'une commission d'enquête parlementaire en découvrit l'existence un peu par hasard, dans le cadre de ses investigations sur les fichiers illégaux de l'État suisse — ce que l'on a appelé à l'époque «l'affaire des fiches». Au point de départ — on est en 1989 — les investigations se concentrèrent sur les fichiers de la police: plus de 900!000! personnes fichées, soit un bon septième de la population. À l'époque, l'Internet n'existait pas encore. On se contentait d'ouvrir le courrier des gens et de procéder à des écoutes téléphoniques. Bon nombre de citoyens renseignaient par ailleurs la police en lui envoyant des lettres sur ce qu'ils voyaient ou entendaient autour d'eux. C'était encore très artisanal. Aujourd'hui, grâce à l'Internet, tout s'est beaucoup modernisé. Et pour commencer, tout le monde est fiché: c'est ce qu'une enquête de journalistes indépendants a révélé il y a deux ans, mais cette fois dans l'indifférence

générale. Tout le monde est fiché, et en même temps tout le monde trouve cela complètement normal. L'indifférence du Parlement retient en particulier l'attention. Aucune commission d'enquête ne vit le jour, et sauf erreur aucun député n'interpella le gouvernement à ce sujet. Il y a un grand contraste entre la curiosité dont firent montre les parlementaires suisses d'il y a trente ans sur ces questions et leur manque absolu (au moins apparent) de curiosité aujourd'hui. Comment expliquer un tel retournement d'attitude? Revenons-en à la P-26. Le Parlement enquêtait donc sur les fichiers illégaux de la police, mais très vite il se rendit compte que l'armée elle aussi avait tendance à fiché les gens. Il élargit donc le périmètre de son enquête, et c'est ainsi qu'on découvrit l'existence de la P-26. La P-26 était une armée secrète ayant pour mission, en cas d'invasion soviétique, de combattre sur les arrières de l'ennemi en recourant aux méthodes de la guerre asymétrique. C'était la branche suisse d'un dispositif mis en place à l'échelle européenne par l'OTAN et les Anglo-Américains. Dans chaque pays européen, il existait une armée secrète de ce genre. On voit ainsi que les liens de la Suisse avec l'OTAN ne datent pas d'hier. L'historien Daniele Ganser, auteur par ailleurs d'un ouvrage important sur les armées secrètes de l'OTAN pendant la guerre froide, raconte tout cela dans un article paru en 2005.

SUICIDÉ À LA BAÏONNETTE

La P-26, précise Daniele Ganser dans cet article, était surtout en lien avec le MI-6, les services spéciaux anglais. Des représentants de ces derniers, déguisés en touristes, faisaient régulièrement des séjours dans l'Oberland bernois pour échanger avec leurs homologues suisses, tandis que de leur côté les Suisses participaient à des stages d'entraînement en Angleterre, stages parfois agrémentés d'expériences immersives réalistes: en Irlande du Nord notamment, à une époque où la police anglaise était en guerre ouverte avec les nationalistes irlandais. Pour le reste, personne n'était au courant de rien. Sauf, encore une fois, qu'en 1990, dans le contexte de l'alaire des fiches, tout fut découvert. C'est le scénario classique. On tire un petit bout de la ficelle, et toute la pelote vient avec. Le 1er mars 1990, un ancien commandant de la P-26, le colonel Herbert Alboth, écrivit une lettre confidentielle au ministre de la Défense pour lui dire qu'il souhaitait faire des révélations. Six semaines plus tard, le 18 avril, on le retrouva mort chez lui, sa propre baïonnette ayant servi à le tuer à côté de lui. Une commission d'enquête parlementaire fut par

ailleurs créée pour faire toute la lumière sur la P-26. Elle rendit son rapport quelques mois plus tard. Certains parlementaires regrettèrent le «manque de coopération» des personnels interrogés. Ils parlèrent même d'«obstruction». On apprit entretemps qu'une grande partie des archives relatives à la P-26 avaient disparu. Le gouvernement commanda de son côté un rapport, mais en interdit sur le moment même la publication. Il a, semble-t-il, été rendu public en 2018. Où veux-je en venir en rappelant toutes ces choses? La P-26 aujourd'hui n'existe plus, elle a été dissoute en 1992, mais il serait évidemment naïf de penser qu'elle n'a pas été remplacée. Une dizaine d'années plus tard éclata l'a!aire Échelon, du nom de ce réseau d'espionnage de la NSA, qui interceptait l'ensemble des communications privées à travers le monde. Un spécialiste cité à l'époque par le quotidien suisse 24!Heures (7 février 2001), Duncan Campbell, déclara que la Suisse, avec son propre système d'écoute Satos-3, était un «partenaire minoritaire» d'Échelon. Autrement dit, il y avait un partage du renseignement. Il fut beaucoup également question à l'époque de l'a!aire Crypto, du nom de cette société suisse compromise dans des activités d'espionnage, en lien cette fois avec la CIA. L'a!aire, on le sait, a à nouveau fait parler d'elle récemment. L'État suisse ne sait plus comment faire pour la faire oublier. À partir de là, il est possible de tirer certaines conclusions. Il est assez facile d'abord de dire ce qui a remplacé la P-26 dans l'organigramme anglo-américain en Suisse: ce qui l'a remplacée, ce sont les services spéciaux. C'était déjà évident en 2001 avec Satos-3, ce l'est davantage encore aujourd'hui, dans le contexte de la guerre en Ukraine. Chacun aura relevé à cet égard le rôle que les services spéciaux de la Confédération ont joué dans le coup de force récent au sein de l'armée, qui a fait que deux officiers généraux ont été contraints à la démission, sans doute pour des raisons politiques. Les services spéciaux n'ont pas seulement ici servi de relais. Ils ont agi en plein jour, comme pour bien montrer que le pouvoir ne se situait plus nécessairement là où l'on croit encore parfois qu'il se situe. On relèvera à cet égard le silence des intéressés. Il dit en lui-même, ce silence, beaucoup de choses.

L'OMBRE DES PUISSANCES DE L'OMBRE

Dans son livre de 2007 consacré aux armées secrètes de l'OTAN, Daniele Ganser cite un propos tenu en 1990 par un député au Parlement européen: il parlait d'«État double». Nous vivons dans un État double, avec d'un côté une façade officielle et de l'autre ce qui se cache derrière la façade officielle. Ces remarques conservent

aujourd'hui toute leur validité, sauf que l'invisibilité elle-même ici se dédouble. L'État se dédouble avec les services spéciaux, mais les services spéciaux eux-mêmes comportent une façade officielle avec une deuxième réalité se cachant derrière elle: en l'espèce, le lien rattachant les services spéciaux suisses à leurs homologues américains (CIA, NSA, etc.). Ces liens sont ainsi doublement invisibles. Mais ils sont en même temps ce qu'il y a aujourd'hui de plus important. Au-delà, il conviendrait de s'interroger sur la stratégie d'infiltration des Anglo-Américains en Europe et sur le renouvellement qu'elle a connu au cours des trois dernières décennies. On vient de parler de la NSA.

Il n'est pas inutile en ce contexte de relire les pages qu'Emmanuel Todd consacre dans son dernier livre (La défaite de l'Occident) aux raisons pour lesquelles la NSA s'applique, comme elle le fait, à espionner les gens sur Internet: les gens en général, mais en particulier les décideurs ou futurs décideurs politiques.

Emmanuel Todd résume très bien le problème : «En toute honnêteté, je ne puis vraiment pas dire dans quelle mesure les données collectées par la NSA permettent de tenir les élites occidentales (...). Mais il su!t que les élites européennes croient en son pouvoir et se sentent surveillées pour se montrer très prudentes dans leurs rapports avec le maître américain. (...) C'est avec regret que j'intègre la peur dans mon explication de la servilité européenne envers les États-Unis. Elle n'est pas le seul facteur d'alignement, mais ce système de pouvoir absolument étanche, avec un taux d'obéissance de près de 100 %, fait penser qu'une ambiance totalitaire doit régner ans les hautes sphères.»

Je m'interrogeais plus haut sur le contraste entre les attitudes respectives des parlementaires suisses en 1990 et trente ans plus tard au regard des mêmes questions. Autant en 1990 se montraient-ils pugnaces et entreprenants, autant, trente ans plus tard, se montrent-ils étonnamment discrets, pour ne pas dire apathiques: effectivement, comme s'ils avaient peur. On pourrait aussi évoquer Polanski et son film, *The Ghostwriter*. Sauf que, dans le *Ghostwriter*, on ne parle que d'une ou deux personnes, alors que le Parlement suisse en rassemble bien 250. En plus, il n'y a pas que le Parlement. Il y a aussi les médias officiels, la haute fonction publique, les universités, la recherche subventionnée, etc. Le film de Polanski est en ce sens dépassé. À l'époque encore, les Américains ciblaient des individus. Aujourd'hui, ce sont les élites dans leur ensemble qui sont ciblées.

Lectures suggérées • Daniele Ganser, Réseaux Stay Behind, Gladio et Terrorisme en Europe de l'Ouest: Les Armées secrètes de l'OTAN, Éditions Demi-Lune, 2024. • Emmanuel Todd, La défaite de l'Occident, Gallimard, 2013.

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

Intelligence artificielle : abuse-t-on des mots ?

Inquiétante, enthousiasmante, stimulante, promesse d'avenir ou danger pour l'humanité, l'intelligence artificielle est la source de tous les fantasmes et de toutes les spéculations... Mais pour poser des jugements équilibrés, encore faut-il savoir de quoi l'on parle. Mise au point sur les termes.

FRANÇOIS-MARIE PORTES, Docteur en philosophie, HN n° 1826 du 22 02 2025, pp. 33-34

Le 28 janvier dernier, en la fête de saint Thomas d'Aquin, le Dicastère pour la Doctrine de la Foi et le Dicastère pour la Culture et l'Éducation ont publié un document intitulé *Antiqua et nova*, Note sur les relations entre l'intelligence artificielle et l'intelligence humaine¹. Lorsque l'Église s'empare d'un sujet pour en déterminer les contours rationnels et moraux, l'intérêt et la curiosité du logicien sont piqués. La question morale, bien que passionnante, ne sera pas notre objet ici.

Notre expertise logique restera au perron du vaste sujet de l'IA². Comme souvent, il sera questionné la définition des termes employé

Opposé à ce qui est naturel

Le mot « artificiel » ne pose que peu de problèmes quant à sa signification. Il s'agit d'un qualificatif qui caractérise une réalité dont l'existence et le principe de mouvement trouvent leur source dans une action humaine. « Artificielle » s'oppose donc strictement à « naturelle ». En effet, ce qui est naturel désigne des réalités qui possèdent en elles-mêmes leur principe de mouvement. Parler d'une intelligence artificielle c'est donc accepter une cause humaine à l'intelligence.

Pour autant, le terme d'« intelligence » ne cesse d'échapper à qui tente de le définir. Lorsque l'on parle de l'intelligence artificielle, on distingue l'intelligence artificielle générative (IA générative) qui est une catégorie d'IA « qui se concentre sur la création de données, de contenu ou de choses artistiques, de façon

¹ https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_dcf_doc_20250128_antiqua-et-nova_fr.html

² Intelligence artificielle.

indépendante »³ de l'IA classique, « qui se concentre, quant à elle, sur des tâches spécifiques telles que la classification, la prédiction ou la résolution de problèmes »⁴. Quel que soit l'usage du mot « intelligence » ici, il repose en définitive sur son étymologie.

ne pas s'arrêter à l'étymologie

Le mot « intelligence » nous vient du latin « inter » et « ligere », signifiant respectivement « entre » et « relier ». Aussi, la tentation première lorsqu'il s'agit de définir l'intelligence est de déclarer qu'elle est « la capacité à faire des liens ». Mais le problème des étymologies, c'est qu'elles nous renseignent la plupart du temps de manière métaphorique sur la réalité concernée. Par conséquent, les personnes voulant définir un objet en sollicitant l'étymologie se retrouvent bien souvent avec des idées plus obscures que clarifiantes. Par exemple, pour dire « femme » en latin, on emploie le terme « mulier ». Ce dernier vient de l'indo-européen « mel » signifiant « moulu, fin ». On retrouve cette étymologie dans le mot « mollis » qui signifie « mou, faible ». L'Histoire en a conclu pendant un temps, bien stupidement, que la femme est un « sexe faible » car issu du « mou, faible » venant lui-même du « moulu, fin ».

imagination et mémoire

La construction des mots et leur origine ne peuvent avoir qu'une pertinence relative pour comprendre la réalité qu'ils désignent. En effet, pour ce qui est de l'intelligence, limiter sa nature à une simple capacité à faire des liens est assez réducteur. Car faire des liens est le propre non pas de notre intelligence mais de notre imagination et de notre mémoire.

L'imagination est une capacité de rétention de l'information sous une forme « codée » et dont la base organique se trouve dans notre cerveau⁵. Elle permet de faire des liens entre deux expériences sensibles.

Imaginer, c'est retenir une information sensible, comme une empreinte est retenue dans une terre meuble. La réalité retenue est alors présente sous forme de vestige dans l'imagination. Les Grecs appelaient cette rétention une sorte de «

³ Cf. <https://bigmedia.bpifrance.fr/news/intelligence-artificielle-generative-de-quoi-parle-t>

⁴ Cf. *ibid.*

⁵ Il est inutile de parler ici de « zones » spécifiques du cerveau relatives à l'imagination comme « cerveau droit » ou « cerveau reptilien », etc. La plupart des chercheurs s'accordent aujourd'hui pour déclarer qu'il existe non pas une zone de l'imagination mais un réseau neuronal de l'imagination.

fantôme » ou « phantasma »⁶.

Pour se souvenir des impressions sensibles expérimentées, l'animal⁷ doit user de sa « mémoire ». Aussi, retenir et faire des liens sont de l'ordre de l'imagination, tandis que se souvenir fait appel à la mémoire.

Cependant, faire de l'intelligence la capacité à faire des liens est une réduction bien dommageable et l'on comprend aisément les égarements des écoles qui, au lieu de faire grandir les intelligences, produisent au mieux des hypermnésiques ou de grands imaginatifs⁸.

des matériaux utiles

Certes, améliorer sa mémoire et son imagination va permettre un meilleur usage de son intelligence, mais nous sommes bien face à des matériaux utiles mais non au contact de l'artisan qui va les employer.

Or l'intelligence artificielle n'est qu'une hyper-imagination doublée d'une mémoire colossale. Elle dépasse sans conteste toutes les imaginations et mémoires humaines mais ne peut prétendre à ce qu'est l'intelligence. Pourtant, le fait que l'être humain ne s'en rende pas compte montre bien la baisse véritable de notre faculté naturelle. Il faudrait un moyen de devenir plus intelligent plutôt que de déléguer notre mémoire et notre imagination à un outil extérieur à nous-mêmes.

LES CHRÉTIENS ET L'EUROPE

Ukraine, proposition de cessez-le-feu : ‘tu m’as trompé une fois, fois, honte sur toi. Tu m’as trompé deux fois honte sur moi’

Régis de Castelnau. Le célèbre juriste fait un excellent résumé de la situation en ukraine • <https://www.vududroit.com/2025/03/proposition-de-cessez-le->

«Camarade Sergueï Viktorovitch Lavrov, nous avons un appel du secrétaire d'État américain Marco Rubio.

⁶ Cf. Aristote, De l'âme, L. 3, ch. 3, 428a : « εἰςὡμήθησαν δ' αἱ ψαῖ-αι ἐψυ-έου⁷ ἑ; ἀεθλοῦσιν ἐπιδάξεντο μάλιστα ψαῖοντάς τε ἀνθρώπους καὶ τὰ ζώα· οὐδ' αὖτε ἐκείνων ἐπιδάξαντες, οὐδ' αὖτε τοῦσδε, οὐδέ τι· ἐκείνη γάρ τις ἐπιδάξας, οὐδέ τι· ἡμῶν δὲ τίς ποτε ἐπιδάξει? » Si l'imagination est la faculté par laquelle nous disons qu'une image se présente ou ne se présente pas à nous (et ce mot n'est ici qu'une simple métaphore), elle est une faculté, ou une habitude de ces images, qui nous fait juger, c'est-à-dire connaître le vrai ou le faux. Or, les facultés de cette espèce sont : la sensation, l'opinion, la science et l'intelligence. »

⁷ Règne dont l'Homme fait partie.

⁸ Les mathématiques pour eux, par exemple, sont en grande partie de l'ordre de la représentation mentale imaginative. Aussi les personnes croyant être incapables de mathématique, et donc par là-même se croyant stupides, sont davantage freinées par leur imagination que par leur intelligence.

- Je vais le prendre, passez-le-moi.

- Bonjour Monsieur le ministre, je vous appelle après la négociation que nous avons menée à Djeddah avec la délégation ukrainienne. Nous nous sommes mis d'accord avec eux pour faire à la Russie la proposition suivante : vous acceptez un cessez-le-feu, une trêve quoi, sur l'ensemble de la ligne de front pour un mois. Nous reprenons toutes les livraisons militaires à l'Ukraine et rétablissons leur accès aux systèmes électroniques satellitaires, d'ISR et de ciblage de leurs frappes. Et dans un mois, on commence les vraies négociations sur un traité de paix.

- Si je comprends bien, cher Monsieur Rubio, alors que nous sommes en train d'écraser l'armée ukrainienne, vous nous proposez de lui donner un répit pour qu'elle puisse souffler, se rééquiper, se réorganiser et être, avec votre soutien, à nouveau d'attaque dans un mois. Vous ne prenez aucun engagement aujourd'hui sur le contenu des négociations et en particulier sur les propositions régulièrement rappelées par Vladimir Poutine. Donc cette proposition de trêve n'engage ni les États-Unis, ni l'Ukraine sur la suite du conflit. Vous connaissez Monsieur le secrétaire d'État, mon souhait de toujours respecter les usages en gardant aux rapports diplomatiques la courtoisie nécessaire. Mais là, je vais me permettre une familiarité en vous demandant si vous n'êtes pas en train de vous foutre de ma gueule ?

- Ah oui mais non, pas du tout ! C'est bien une proposition de paix que nous formulons. Il ne s'agit pas dans notre esprit de permettre à l'Ukraine de récupérer pour éventuellement reprendre les hostilités. J'ai l'impression que vous n'avez pas confiance. En tout cas, désormais dans le processus de paix que nous avons initié, «la balle est dans votre camp».

- «La balle est dans votre camp», pour une offre de cessez-le-feu c'est amusant. Permettez-moi cependant de vous rappeler que dans notre arsenal nous avons autres choses que des balles. Malheureusement je regrette, mais votre proposition n'en est pas une. Tout d'abord le fait que tous les excités bellicistes européens qui nous déclarent la guerre à longueur de communiqué, d'émissions et des colonnes, la reprennent mot pour mot, vous en conviendrez, n'est pas très bon signe. Ensuite, vous parlez de confiance. Bizarrement, Monsieur le secrétaire d'État, nous ne vous en faisons aucune.

Voyez-vous, le conflit n'a pas commencé le 24 février 2022. Son début peut être

fixé au mois de février 2014 avec le coup d'État organisé et financé en Ukraine par les États-Unis. Une partie de la population ukrainienne n'a pas accepté ce renversement brutal d'un gouvernement légitimement élu. Les nouvelles autorités installées par Victoria Nuland ont utilisé des unités paramilitaires néonazies pour mener une répression féroce qui s'est transformée en guerre. En août 2014 l'armée ukrainienne avait investi la ville d'Ilovaïsk où elle fut écrasée par les troupes séparatistes. Première tentative pour trouver une solution à la demande du pouvoir de Kiev qui aboutit aux accords de Minsk-1, immédiatement violés. Les hostilités reprurent et en février 2015 bis répéta, à Debaltsevo, avec une même défaite sanglante pour l'AFU. Même tentative de solution avec Minsk 2, même violation immédiate par Porochenko, réactivation par Zelensky après son élection, même duplicité. Les dirigeants français et allemands de l'époque reconnaissent aujourd'hui qu'ils n'ont jamais eu l'intention de les faire appliquer, et le petit excité de président français a démontré, qu'il ne les avait simplement jamais lus (!!!).

En 2022 avec des garanties françaises et allemandes les Russes ont évacué les environs de Kiev qu'ils occupaient pour permettre la mise en œuvre du traité de paix négocié et rédigé entre la Russie et l'Ukraine. Résultat, une balle dans la tête du négociateur ukrainien par les néonazis, rupture de l'accord sur injonction de Biden et reprise de la guerre.

Et maintenant, Monsieur le secrétaire d'État, alors que le corps expéditionnaire ukrainien à Kursk est en train de s'effondrer, vous me proposez un accord qui n'en est pas un. Et de vous faire confiance encore une fois ?

Alors cher Monsieur Rubio, je vais m'autoriser quelques distances avec la civilité diplomatique, en vous rappelant une maxime paraît-il d'origine anglaise : *«fool me once, shame on you. Fool me twice, shame on me»*. Que l'on peut traduire en langage des rues par : *«tu m'as niqué une fois, honte sur toi. Tu m'as niqué deux fois, honte sur moi»*.

Si l'on compte depuis l'élargissement de l'OTAN, le nombre de cocufiages que nous avons subis, a quand même sévèrement entamé notre capital d'amour-propre.

C'est terminé, nous entendons le reconstituer».

TEMOIGNAGE

Vénérable frère Ave Maria – Cesare Pisano

Heureux les affligés, car ils seront consolés, nous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ (Mt 5, 4). Cette béatitude semble paradoxale. Comment peut-on être heureux en souffrant? La vie de Cesare Pisano, en religion Frère Ave Maria, démontre qu'il est possible d'être heureux malgré une vie très éprouvée.. à condition de chercher et de rencontrer Dieu, comme il l'a fait.

Cesare Pisano est né à Pogli di Ortovero, petite ville de Ligurie, en Italie du nord, le 24 février 1900. Il est l'aîné de cinq enfants, issus de parents chrétiens et laborieux. Son père, Cesare, boulanger, s'exile, seul, en Amérique du Sud pour offrir de meilleures conditions de vie à sa famille. L'éducation des enfants incombe entièrement à leur mère, Serafina femme courageuse, intelligente et sensible, elle accomplit son devoir au prix de nombreux sacrifices. Cesare grandit dans la piété et la sobriété. Vigoureux, vif et intelligent, il réussit dans ses études, au village d'abord, puis à l'Institut du Sacré-Cœur d'Albenga. La vie semble lui sourire.

Le 1^{er} novembre 1912, fête de la Toussaint, voyant Cesare en compagnie de garnements, son grand-père lui fait signe de le suivre au cimetière afin de prier pour les morts. Mais le garçon fait semblant de ne pas voir et s'en va jouer dans la forêt voisine avec son ami «Tumelin» (Barthélemy) et quelques autres gamins. Dans une écurie ouverte, ils trouvent un fusil, qu'ils croient déchargé. Curiosité, goût de l'aventure ou inconscience, ils jouent à la guerre et échangent joyeusement le fusil et les rôles. « Tire, tire, je n'ai pas peur! », crie Cesare en écartant les bras, prêt à « faire le mort ». Et Tumelin appuie sur la gâchette....Les plombs atteignent Cesare aux deux yeux. Il s'effondre en criant « Maman! », et le jeu devient tragédie.

On transporte le blessé à l'hôpital. Le médecin se voit obligé de pratiquer l'ablation de l'œil gauche. Il laisse un léger espoir de récupération de l'œil droit, mais l'avenir démentira ce pronostic. Cesare racontera, bien plus tard : « À l'hôpital, c'est mon frère qui m'a dit que j'avais perdu mes yeux. Plus tard, le médecin a répondu à mon père, venu d'Amérique, qu'il faudrait un miracle pour que je puisse recouvrer la vue. Il l'a dit en ma présence j'étais désespéré... » L'affection dont il était entouré ne pouvait combler sa solitude désolée. Son avenir, ses espoirs s'effondraient. « Avec la vue, petit à petit, j'ai aussi perdu la paix et la foi. Je croyais que ce monde était à la

merci d'un grand esprit capricieux, cruel et injuste.»

À treize ans, Cesare est placé à l'Institut David Chiossone de Gênes qui prend en charge les aveugles pour les aider à surmonter leur handicap. Pour lui, commence un temps de crise, de dégoût

de la vie poussé jusqu'au désespoir. À l'école, il apprend la méthode Braille d'écriture et de lecture pour les aveugles, mais il ne s'applique pas comme il le pourrait. Apathique, il traîne toute la journée et s'irrite de tout. La rébellion naît en lui contre le « mauvais sort » dont il se juge victime. Ces pensées sombres détruisent sa confiance en Dieu. Cesare ne prie plus, renie l'Église et n'assiste plus à la Messe. Par ressentiment, il nie l'existence de Dieu. Pendant quatre années, il demeure dans un grand vide spirituel. Il avouera plus tard avoir été un grand pécheur. « J'avais honte de ma cécité physique et intellectuelle, mais je n'avais pas honte d'être aveugle moralement, spirituellement.»

Cesare était déjà aveugle depuis trois ans lorsqu'une Fille de la Charité, Sœur Teresa Chiapponi, arrive à l'Institut David Chiossone comme infirmière. Cette religieuse commence à « marteler » le cœur de ce jeune homme rebelle, avec des gestes de charité délicats et des paroles de foi simples mais puissantes. Elle lui fait prendre conscience de sa déchéance spirituelle et morale. « Tu n'as pas assez d'être aveugle des yeux, lui dit-elle, veux-tu aussi grandir aveugle dans l'âme? »

Cesare se souvient « À considérer cette religieuse toujours occupée de Dieu et du prochain, je pensais "Ou elle est folle, ou c'est une sainte." » En 1919, sa grand-mère décède cet événement provoque chez le jeune homme une réflexion sur le sens de la vie. Un jour où Sœur Teresa le voit enfoncé dans une crise de mélancolie, elle lui dit « Pourquoi ne pries-tu pas pour ta grand-mère que tu aimes tant ? » Cesare accepte, quelque temps plus tard, il se confesse et communie. C'est le moment de la grâce. Une nouvelle compagnie - celle de Dieu - donne sens et intérêt à ses jours de désolation. Il commence à prier volontairement, seul et avec d'autres. Lui qui, depuis si longtemps, n'aimait rien, aime désormais être avec Dieu. Détaché et désenchanté de tout le créé, il réalise que « Dieu est tout ». Et c'est avec enthousiasme qu'il se remet aux études et apprend divers petits métiers qui lui seront utiles plus tard.

L'éveil d'une vocation

Un jour, Sœur Teresa demande : « Cesare, que vas-tu faire de ta vie ? » Par

moquerie, il lui pond Je serai moine ! » La Sœur se tait et prie. Quelques jour plus tard, elle entend Cesare lui demander, sérieusement cette fois : « Sœur Teresa, qu'en dites-vous? Est-ce que je pourrais me donner au Seigneur? - Oui, tu le peux, et même tu dois le faire. Réfléchis bien. » Elle pense à Don Orione, un prêtre qui cherche à permettre l'accès à la vie religieuse aux personnes aveugles. Don Luigi Orione (1872-1940), canonisé en 2004, est un prêtre piémontais, fondateur en 1903 de la « Petite Œuvre de la Divine Providence » qui répond avec souplesse aux besoins spirituels de personnes très diverses enfants pauvres, malades, victimes de catastrophes naturelles, etc.

Sœur Teresa a entendu parler des « Ermites de la Divine Providence », branche contemplative de l'œuvre. Peut-être y a-t-il là une place pour Cesare? Elle se rend à Tortone pour rencontrer Don Orione et lui demande avec un peu d'anxiété quelles sont les conditions pour qu'un jeune homme*-aveugle soit reçu au noviciat. Le prêtre lui répond « Une seule chose est absolument nécessaire et indispensable... qu'il se présente personnellement à la porte! »

Dès sa première rencontre avec Don Orione, Cesare est profondément touché par les paroles passionnées et concrètes que le prêtre lui adresse, paroles jaillies de sa confiance illimitée dans la divine Providence. Le jeune homme écrira « Don Orione m'a convaincu de conquérir les richesses éternelles, la vraie lumière, la sagesse divine. Désespéré des biens terrestres (heureux désespoir!), mon cœur a été rempli d'une espérance joyeuse et lumineuse et d'une certitude de la possibilité et de la facilité d'atteindre le vrai bonheur dans la vie immortelle, à laquelle tout cœur humain aspire et se sent attiré. »

Le 18 mars 1920, Cesare arrive à la maison mère de la « Petite Œuvre », à Tortone. Il y retrouve la passion de vivre, la paix et cette joie sereine qui semblait à jamais effacée de son visage. En juillet, il commence son noviciat à la villa Moffa, à Bra dans la province de Coni. Le fondateur discerne chez son novice une aptitude à la vie contemplative centrée sur l'adoration eucharistique. « Dans la nuit de l'Assomption de 1920, j'ai eu la grâce de recevoir le saint habit des mains de mon très vénéré Père Don Luigi Orione et, grâce à Dieu, cet habit était si pauvre que le pauvre séraphique d'Assise (saint François) aurait pu m'envier. »

Cesare passe une année entière au « Paterno » (la maison générale) de Tortone. L'année suivante, après avoir participé aux Exercices spirituels, il s'installe à Bra. Il

fréquente l'école et le lycée, apprend le latin grâce à la méthode Braille, la prière et le travail occupent le reste du temps «Je vais scier du bois pour la cuisine... le sacristain m'appelle pour l'aider... Je vais aussi éplucher des pommes de terre, des potirons et des navets. » Comme de nombreux aveugles, il a appris à surmonter son handicap en se servant de ses autres sens l'ouïe, le toucher, l'odorat... Il participe activement à la construction d'une grande «grotte de Lourdes» dans le parc « J'étais paresseux, en plus d'être aveugle, et je n'avais jamais fait ces travaux, mais pour l'amour de la Madone j'ai commencé à travailler avec une pioche et une pelle, de sorte que peu à peu, le travail est devenu pour moi une chose douce, beaucoup plus douce que le jeu ne l'avait été pour moi dans mon enfance.»

«Donner un coup de pied à ce monde»

EN 1922, Cesare commence son année de noviciat, no sans traverser des moments de lutte intérieure, dans lesquels Sœur Teresa Chiapponi, par courrier, lui donne de précieux conseils. Il est conscient que sans cet accident qui l'a rendu aveugle, il n'aurait jamais découvert les desseins d'amour de Dieu sur lui. Très humble, il est accablé par ses péchés passés, et a besoin de toute sa confiance en la miséricorde de Dieu et l'intercession de Marie pour surmonter ce sentiment d'indignité. « Si je pense à ce qui s'est passé en moi en peu de temps, à ma décision résolue de donner un coup de pied une fois pour toutes à ce monde corrompu et corrupteur, maître de la haine, de l'envie, de la calomnie, de l'imposture, de la fraude, des scandales, plein de dangers, créateur de toute tromperie, je dois reconnaître la vérité ce n'est pas moi qui ai choisi la meilleure part et qui ai bien fait, mais ce sont le Seigneur et la Madone qui ont tout choisi et tout fait en moi. »

Le 13 mai 1923, Cesare monte à l'Ermitage Sant' Alberto di Butrio situé dans un lieu isolé, à 700 mètres d'altitude dans l'Apennin lombard, et y trouve une petite communauté installée là par Don Orione deux ans plus tôt, composée * d'un prêtre et de trois ermites. Enchanté, il écrit « Je suis venu dans ce petit coin de paradis, accueilli paternellement, maternellement, fraternellement par quatre saintes âmes, vivant ici dans une charité héroïque! Ici tout manque... Non, au contraire, rien ne manque pour ceux qui veulent devenir saints!» Le 9 septembre 1923, fête de saint Albert (le fondateur de l'abbaye de Butrio, vers 1030), Don Orione revêt Cesare de l'habit d'ermite, blanc avec deux bandes beiges. Il lui donne un nouveau nom, Frate Ave Maria (Frère Je vous salue Marie), en lui disant «Je te confie une tâche, celle de

prier; prie toujours, prie pour tout le monde.»

Chaque jour, on le voit à genoux à l'église, dès quatre heures du matin. Sa respiration est rythmée par d'incessants «Je vous salue Marie ». Il récite plusieurs rosaires par jour. On lui demande « N'êtes-vous pas fatigué à force de vous tenir ainsi, absorbé et à genoux? - On se fatigue seulement à faire ce qui ne nous plaît pas. » Et il observe « En parlant au Seigneur, on commence par lui demander ce qui nous plaît, mais on finit toujours par préférer sa Volonté à la nôtre. » Sa figure, ornée d'une longue barbe et de cheveux flottants, lui donnent l'allure d'un Père du désert.

Sa chemise d'hiver

Après seulement un an de vie à l'Ermitage, un événement douloureux marque la vocation du Frère Ave Maria. Dans la nuit du 6 novembre 1924, il a un crachement de sang, qui se reproduit les jours suivants. Le médecin du village diagnostique une tuberculose avancée et lui annonce sa mort prochaine, à la grande surprise du praticien, le malade survit, mais il restera souffrant et fragile. Le froid qui règne en hiver dans l'ermitage non chauffé le fera beaucoup souffrir. «Je suis un pauvre aveugle, non seulement en compagnie de sœur Cécité, mais aussi atteint d'autres maux... avec une faible voix rauque, à peine audible.» Toux et perte d'appétit constituent sa « chemise d'hiver». Il commente « Ce sont tous les bijoux que le Seigneur me donne, serais-je assez fou pour les refuser? Peut-être ces bijoux m'accom-pagneront-ils jusqu'à ma mort, il ne m'est pas permis d'en préférer d'autres!» Les ermites de Saint-Albert, dans les années 1930, sont au nombre de sept. Certains sont aveugles, d'autres voyants.

Frère Ave Maria tient dès lors entre ses mains les fils avec lesquels il tissera sa vie extérieurement, ce sont l'er-mitage, la communauté, la prière, la pénitence, le travail et les tâches subalternes, intérieurement, l'expérience de sa propre misère et de la divine Providence, la lumière de la foi, de la charité, de l'intimité avec Dieu et la Madone, l'attente confiante du Ciel. Les premières lettres du Frère Ave Maria remontent à 1924, au fil des années, elles deviendront de plus en plus nombreuses. Avant 1942, il utilisait une machine Braille pour aveugles. À partir de 1942, il dispose d'une machine à écrire Olivetti ordinaire, il connaît par cœur l'emplacement des touches. L'ensemble de ses lettres conservées couvre quatorze volumes.

L'obéissance fait des miracles en cet été 1928, l'unique puits alimentant

l'ermitage est presque à sec. Don Orione a invité une cinquantaine de jeunes clercs du collège de Tortone à passer un mois de vacances dans ce bel endroit. Un prêtre de passage conseille fortement, au nom de la prudence et de l'hygiène, de décommander ce séjour que deviendront ces jeunes s'ils ne peuvent pas se laver et n'ont que de l'eau bourbeuse à boire? Averti par un jeune qui est descendu à Tortone (à 30 km), Don Orione fait remonter le messager avec cette consigne « Ordonne à Frère Ave Maria, de ma part, d'aller à la margelle du puits et de réciter trois Notre Père. Dieu bénira son obéissance.» Le frère n'hésite pas il va au puits et récite avec grande dévotion les trois Pater Noster Et puis, il jette le seau avec une poulie au fond du puits... et à la surprise générale, le seau ressort plein d'une eau pure et fraîche. L'eau coulera en abondance pendant tout le mois de vacances des clercs... Le lendemain de leur départ, le puits sera de nouveau à sec. L'humble frère expliquera ce prodige par la seule foi de Don Orione.

«Seulement de passage»

A l'exception de deux séjours à l'ermitage de Monte Soracte, près de Rome (1952-1954), et à celui de San Corrado di Noto, en Sicile (1954-1957), Frère Ave Maria passera le reste de sa vie à l'ermitage de Sant' Alberto di Butrio. Partout, il mène «une vie de silence, de recueillement, de prière, pour mieux méditer les vérités éternelles ».

Don Orione aimait lui envoyer des personnes angoissées, éprouvées, « en recherche», afin qu'il les reconforte et les encourage à prier et à s'abandonner à la Providence. Il s'agissait souvent de personnages haut placés socialement aristocrates, professeurs, scientifiques, écrivains...-Un riche Génois arrive un jour à l'ermitage et entre dans la cellule du Frère. Il est surpris de voir dans quelle pauvreté vit ce moine. Il lui demande « Mais où sont vos affaires? - Et vous, où sont les vôtres? - Mais je suis seulement de passage ici! - Eh bien, moi aussi! »

Dans les années 1940, après la mort de Don Orione, le Frère Ave Maria devient célèbre, bien malgré lui, et les gens se pressent, les jours de fête, pour le voir et recevoir de lui une parole d'encouragement, une parole seulement en raison de l'état de ses poumons. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, il offre ses souffrances, en particulier la faim endurée à l'ermitage, pour son peuple accablé de calamités. L'ermitage donne asile à de nombreux réfugiés, notamment à des Juifs persécutés. Après la guerre, le Frère remarque «Tous parlent de liberté et de paix,

mais seul Dieu est libre et seul celui qui fait sa Volonté jouit de la liberté des enfants de Dieu, qui est une surabondance de paix et de joie dans l'Esprit Saint. Ou l'homme prie Dieu, ou il grogne. »

Le Frère Ave Maria a bénéficié de grâces et de charismes particuliers, qu'il tenait cachés sous les apparences d'une vie "normale" Dieu lui parlait au moyen de locutions intérieures «J'entends une voix qui résonne dans mon cœur et qui m'enseigne. Une voix qui s'adresse à moi seul, et qui commence en me faisant voir mes péchés, puis les détester de tout mon cœur. Oh ! quelle paix inonde mon âme chaque fois que j'entends cette voix! » Il traduisait ainsi son expérience spirituelle « C'est l'embrassement amoureux de l'Infiniment Grand et de l'infiniment petit. » On était frappé par la facilité avec laquelle il s'élevait des choses naturelles aux surnaturelles. Le Frère disait, à propos de la Messe « Pour nous, la Messe, c'est être présent au Golgotha, avec MARIE et Jean. C'est le même sacrifice. Si l'on peut dire, c'est être transporté là-bas, à rebours des siècles. Être là, au Calvaire, où Jésus meurt. »

Saint Jean-Paul II écrit à ce sujet «Quand l'Église célèbre l'Eucharistie, mémorial de la mort et de la résurrection de son Seigneur, cet événement central du salut est rendu réellement présent et ainsi "s'opère l'œuvre de notre rédemption" Ce sacrifice est tellement décisif pour le salut du genre humain que Jésus-Christ ne l'a accompli et n'est retourné vers le Père qu'après nous avoir laissé le moyen d'y A participer comme si nous y avions été présents. Tout fidèle peut ainsi y prendre part et en goûter les fruits d'une manière inépuisable. Telle est la foi dont les générations chrétiennes ont vécu au long des siècles. Cette foi, le Magistère de l'Église l'a continuellement rappelée avec une joyeuse gratitude pour ce don inestimable. Je désire encore une fois redire cette vérité, en me mettant avec vous, chers frères et sœurs, en adoration devant ce Mystère Mystère immense, Mystère de miséricorde. Qu'est-ce que Jésus pouvait faire de plus pour nous? Dans l'Eucharistie, il nous montre vraiment un amour qui va «jusqu'au bout», un amour qui ne connaît pas de mesure » (Encyclique Ecclesia de Eucharistia, 2003, n° 11).

La véritable "bonne mort"

Le jour de la Toussaint 1962, cinquantième anniversaire L de sa cécité, devant ses confrères réunis, il avoue, ais paraphrasant saint Paul «Oui, la cécité est une croix. Mais cette croix est momentanée et très légère, comparée à la lumière

bienheureuse et éternelle qui nous est préparée» (cf. 2 Co 4, 17). En évoquant sa fin prochaine, le Frère Ave Maria avait écrit « Qu'elle est douce, la mort, pour ceux qui passent toute leur vie terrestre à apprendre à bien mourir!

Ce n'est pas la mort qui est amère, ce sont les actions qu'on a faites pendant cette vie qui peuvent la rendre amère. Mais comme ils meurent bien aussi, les pécheurs qui, entre leurs péchés et la mort ont connu des années de vie pénitente, de vie menée dans la crainte et l'amour de Dieu... Qu'importe de mourir jeune ou vieux, pauvre ou riche? Ce qui importe, c'est de bien mourir, de mourir saintement. Et pour mourir saintement, il faut vivre saintement en pensant souvent à la mort, en pensant toujours, avant de faire quelque chose à l'heure de ma mort, que serai-je heureux d'avoir fait? »

« La mort est transformée par le Christ. JÉSUs, le Fils de Dieu, a souffert Lui aussi la mort, propre de la condition humaine. Mais, malgré son effroi face à elle, il l'assuma dans un acte de soumission totale et libre à la volonté de son Père. L'obéissance de Jésus a transformé la malédiction de la mort en bénédiction » (Catéchisme de l'Église catholique, n° 1009).

En janvier 1964, l'état de santé du Frère Ave Maria s'aggrave et ses supérieurs l'envoient à l'hôpital de Voghera, tenu par la congrégation. Malgré les soins reçus, il décline rapidement. Le 20, en pleine conscience, il reçoit avec joie les Sacrements et murmure; «Tout est bonté et miséricorde du Seigneur.» Il expire le 21 janvier, sa tombe se trouve aujourd'hui dans l'église de l'ermitage Saint-Albert. Le 18 décembre 1982, saint Jean-Paul II a signé le décret proclamant l'héroïcité de ses vertus. Le Frère Ave Maria est désormais « vénérable», en attendant le miracle qui permettra sa béatification.

« Un homme heureux», c'est ainsi que se définissait le Frère «Voici un miracle accompli par le Seigneur et par la Madone un aveugle, grand pécheur, pardonné de Dieu, en habit de pénitent, reclus entre les quatre murs d'un ermitage, cet aveugle est heureux: assez heureux pour avoir compassion des riches, des puissants, des sages de ce monde qui n'ont pas la foi ni l'amour de Dieu. Cet aveugle heureux prie Dieu et sa Mère céleste pour que le nombre de ces malheureux soit réduit le plus possible.»